

La fraternité universelle au cœur des Cités

Entretien avec Henry Quinson

En 1989, Henry Quinson, alors jeune banquier d'affaires franco-américain quitte sa vie de golden boy pour rejoindre un monastère cistercien en Savoie. Un appel étrange le hante : fonder une petite fraternité dans les « Quartiers-Nord » de Marseille. Sa rencontre avec le mouvement du « nouveau monachisme », né aux Etats Unis, en 2004, le conduira à créer la Fraternité Saint Paul, dans une cité HLM marseillaise. Depuis douze ans, Henry Quinson est plongé dans un précieux brassage culturel et religieux. C'est là, au cœur des banlieues, auprès des pauvres et des étrangers, qu'il fait l'expérience de cette parole de Saint Benoît : « C'est surtout à travers eux que l'on reçoit le Christ ». Aujourd'hui, le parcours singulier de ce moine, âgé de quarante-huit ans, intrigue. De nombreux médias le sollicitent pour qu'il témoigne de son expérience sociale et spirituelle. Il est l'auteur de *Moine des Cités. De Wall Street aux quartiers-Nord de Marseille* (Ed. Nouvelle Cité).

Le monachisme est souvent mis en lien avec ces moines qui quittaient les villes et les villages pour aller vivre dans des lieux décentrés et souvent isolés. Depuis 2004, le monachisme a connu un tournant avec l'émergence d'une nouvelle sensibilité qui nous vient des Etats-Unis, le « nouveau monachisme ». Il se présente comme un mouvement de relocalisation de la vie monastique dans les quartiers urbains pauvres de nos grandes villes. Dans cet esprit, vous avez fondé la Fraternité Saint Paul, située dans les quartiers Nord de Marseille. Pouvez-vous nous la présenter ?

Le mot « moine » est d'origine grecque, *monos*, c'est-à-dire « Un ». Sa signification profonde est que l'*unification* spirituelle est accessible à tous, que nous soyons retraitants ou actifs dans le monde. Personnellement, je crois que l'exigence monastique est liée au célibat. Il existe toute une tradition de célibat dans la vie spirituelle et monastique, que l'on retrouve dans le christianisme, spécialement le catholicisme et l'orthodoxie, et le bouddhisme. Dans l'histoire de l'Eglise, cette tradition remonte aux origines mêmes. Saint Paul avait fait ce choix et en vantait les mérites. Il n'excluait pas, pour autant, la possibilité de trouver Dieu dans le mariage. Outre la notion de célibat, le choix du lieu dans lequel nous allons vivre la vie monastique est très important. Dans la tradition chrétienne, par exemple, les Pères qui s'étaient retirés dans les déserts égyptiens, en témoignent. Le désert était à la fois un lieu retiré du monde et situé dans la périphérie de cités. Le désert représentait, à l'époque, un peu la banlieue d'aujourd'hui, un lieu où les gens spontanément n'allaient pas vivre. Je me situe dans cette filiation là. Lorsque l'on aspire à vivre une existence de conversion et de simplicité, cela a du sens d'habiter dans

ces lieux où habitent les pauvres. Le nouveau monachisme est né aux Etats-Unis, un pays réputé riche mais dans lequel il y a des quartiers pauvres. Notre monde actuel est un peu similaire à ceux du Moyen Age ou de l'Empire Romain. Au cours de ces époques aux sociétés fragmentées, de dépérissement et de chamboulements culturels, les monastères ont joué le rôle de centre de spiritualité et de culture.

Depuis quelques années, de nombreuses petites communautés spirituelles sont nées, dans différents pays du monde. Elles vivent auprès de populations touchées par la mondialisation et se singularisent par le fait qu'elles cherchent à revenir aux valeurs essentielles de la vie monastique. A la Fraternité Saint Paul, nous partageons notre vie entre la prière, un travail à mi-temps et l'hospitalité. Tous les après-midi, un moine accueille les personnes, dans un appartement. Notre communauté se signale aussi par des engagements solidaires envers les voisins. Nous offrons un accompagnement scolaire, trois soirs par semaine, avec l'aide d'une soixantaine de bénévoles.

Aujourd'hui, nous devons accepter l'idée que des migrations importantes sont en train de modifier sensiblement le paysage de nos sociétés, c'est-à-dire qu'il existe des quartiers pauvres dans les pays riches. En Europe, les pauvres sont principalement d'origine musulmane. Face à ces données nouvelles, comment nos Eglises se situent-elles ? Les communautés monastiques, dans ces univers nouveaux, peuvent être une source de fraternité. Dans la tradition chrétienne, le moine découvre dans l'étranger et le pauvre Celui qu'il recherche, c'est-à-dire la présence divine, le Christ. Cela est écrit dans la règle de Saint Benoît.

Dans le quartier Nord de Marseille, le pauvre est le plus souvent de religion musulmane. Dans votre livre, vous dites ne pas avoir rencontré l'Islam en tant que tel, mais seulement des musulmans. Comment vivez-vous le dialogue entre chrétiens et musulmans, dans votre vie quotidienne ?

On parle souvent de rencontre avec l'Islam, mais je ne vois pas comment on peut dialoguer avec un corps de doctrine. On ne peut dialoguer qu'avec des personnes. Ces personnes peuvent se définir par leur identité, l'identité musulmane, chrétienne ou agnostique, mais, dans la réalité, il y a toute sorte de musulmans et de chrétiens. Par exemple, je rencontre des jeunes issus de l'immigration qui vivent des synthèses religieuses personnelles. Comme musulmans, ils font les cinq prières par jour mais se distinguent de leur famille par l'intérêt qu'ils portent à d'autres spiritualités ou philosophies. On voit cela aussi chez des catholiques français qui ne croient pas à la résurrection. L'important est de rejoindre mes voisins musulmans, de manière concrète, et pour cela, je ne peux pas les enfermer dans une définition *à priori* de l'Islam. Pour moi, les convergences ne sont pas à trouver au niveau des doctrines. Il existe, effectivement, des différences de l'ordre des dogmes et des représentations de Dieu. Les religions chrétiennes et musulmanes sont différentes, sinon nous aurions une seule Eglise et une seule *Oumma*. Ce n'est pas le cas.

A mes yeux, la vraie rencontre interreligieuse consiste à manifester l'amour envers son prochain, et non pas à chercher à sauter au dessus d'un obstacle dogmatique, *à priori* infranchissable. Il vaut mieux passer en dessous, et vivre une fraternité qui nous permet de comprendre que nous sommes des frères en humanité. Lorsque que l'on a vécu,

partagé, des moments positifs ensemble, ensuite, seulement, nous pouvons discuter de théologie et nommer nos désaccords. Il est très difficile de discuter si, au départ, on voit en l'autre un croisé ou un djihadiste. L'expérience première, c'est la fraternité universelle.

Pouvez-vous donner un exemple ?

Dans mon livre, je raconte qu'un jeune voisin musulman me parlait, au début, les yeux fermés, pour ne pas poser ses yeux sur la petite croix que je porte au cou. Je lui expliquai que j'ai lu le Coran et que le Coran n'interdit pas de regarder une croix. Mais, ce n'est pas cette discussion qui lui fit ouvrir les yeux. Ses amis venaient jouer au scrabble chez nous et, six mois plus tard, voyant qu'ils s'amusaient bien, il décida de venir jouer avec eux. On voit, dans cet exemple, que c'est la logique de voisinage qui permet de dépasser des habitudes de fermeture. Je pense qu'en entrant dans la simplicité de la vie concrète, dans la palette de la diversité des êtres, on épouse davantage la réalité et l'on vit une vraie convergence de regard.

Un jour, un voisin d'origine comorienne, âgé de huit ans, me demanda de lui donner la définition du mot « contraste ». Je lui montrai le contraste entre la couleur foncée de la peau de son bras, et la couleur claire de la mienne. Il me dit : « *Non, ta peau n'est pas blanche elle est rose. Ma peau n'est pas noire elle est marron* ». Il avait raison. Notre représentation est trop souvent binaire. Nous résonnons en noir et blanc. Pourtant, au niveau technologique, nous parlons de *pixels* pour les ordinateurs ou de *haute définition* pour les télévisions. Mais, lorsque l'on parle de l'humain, nous en sommes restés à des archaïsmes très abstraits.

Après de nombreuses années de silence, vous acceptez de prendre la parole. Les médias sont très nombreux à vous demander de témoigner de votre parcours qui intrigue. Diriez-vous que l'homme moderne attend des témoins spirituels ?

J'invite les personnes qui s'intéressent à mon parcours à ne pas en rester à la simple curiosité et à son caractère spectaculaire ou caricatural, mais à se poser des questions de fond : Quel est notre rapport à l'argent ? Sommes-nous assez libres pour réduire notre niveau de revenu, pour habiter dans des quartiers que les gens ont tendance à fuir ? Alors qu'il s'y trouve des richesses considérables ! Avant ma conversion, j'habitais dans les beaux quartiers de Paris. Mais, jamais personne ne m'a offert une soupe, le soir, lorsque je rentrais tard du travail. C'est une pratique courante dans le quartier où je vis aujourd'hui, un quartier pauvre sur le plan matériel, mais riche sur le plan humain.

On m'appelle à témoigner de la question essentielle, celle de la réalité spirituelle et de notre rapport à Dieu. Les humains ne sont pas seulement des *homo economicus*. Pourquoi n'existerait-il pas de richesses dans le monde invisible ? Une fois ces dimensions spirituelles acceptées, comment se manifestent-elles dans notre vie quotidienne ? Comment s'accordent-elles avec nos styles de vie ? Comment en parlons-nous ? Au cours de toutes ces années, la confrontation à la différence et au brassage culturel et religieux m'a permis de découvrir que là se trouvait un précieux trésor spirituel : la fraternité universelle. Cette conclusion n'est pas seulement personnelle. Dans les Evangiles, Saint Matthieu définit la rencontre avec le paradis, non pas par le fait de s'acquitter de telle ou telle observance mais par notre capacité à accueillir l'étranger, à donner à manger à celui

ou celle qui a faim. Ces actes simples de fraternité sont de belles occasions d'aimer Dieu. Dans la tradition chrétienne, aimer Dieu ou aimer son prochain est une seule et même chose. Lorsque l'on dit : « Je suis croyant mais pas pratiquant », qu'est ce que cela signifie ? La pratique religieuse, telle qu'elle est définie par Jésus, c'est d'aimer son prochain.

Vos auditoires son nombreux et divers. Vous avez été invité par la Commission des questions économiques et du développement de l'Assemblée parlementaire du Conseil l'Europe pour parler - à la fin d'un Congrès ! - de la « Revanche de l'éthique ». En introduction de votre intervention, vous avez dit : « L'éthique n'est pas une bénédiction de fin de journée pour se mettre en règle avec Dieu ou sa conscience »....

Oui. Il était intéressant que l'on me demande d'intervenir en fin de journée, comme si l'éthique était la cerise sur le gâteau, alors que, précisément, les marchés financiers sont nés de l'éthique. La monnaie a été inventée pour simplifier et multiplier les échanges. La monnaie est à l'économie ce que la langue est à la communication. Les prêts et les emprunts d'argent ont permis un arbitrage afin que ceux qui ont moins puissent avoir l'argent dont ils ont besoin. La monnaie n'a pas été inventée pour enrichir les banquiers. En substance, je leur disais qu'en ce qui concerne le problème des *subprime*, tout le monde est coupable. Tout le système reposait sur le fait que le marché de l'immobilier monterait, donc toute la société a été d'accord avec la création de ce produit pour spéculer à la hausse du marché de l'immobilier. Nous avons accepté, collectivement, l'idée que spéculer était bien. Nous sommes entrés dans une société où la spéculation est presque devenue une valeur.

Je plaide pour une éthique réaliste. Avoir une conduite morale, être gentil ne suffit pas. Il est essentiel de prendre en compte la réalité spirituelle de l'être humain. Nous sommes faits pour vivre dans un projet qui nous dépasse indéfiniment. La vocation de l'homme est de se réinventer sans cesse, pour le bien de tous. Et, non pas de faire n'importe quoi. La vraie nature sociale de la finance, elle aussi, ne peut pas fonctionner sans la perspective d'un but collectif. L'économie doit être au service de l'homme.

A travers mon itinéraire, les gens sont intrigués par mon passage dans trois lieux dont tout le monde parle mais que très peu connaissent : les salles des marchés financiers, les monastères et les Cités HLM. Ces lieux symbolisent Dieu, l'argent et notre rapport à l'autre. Dans ces trois microcosmes, nous touchons de manière concrète une question qui concerne le macrocosme : Comment vivre toutes ces dimensions à l'échelle de la planète ? Je le répète : l'éthique est avant tout un réalisme. Mettre les questions éthiques de côté est de l'illusion. Cela nous a conduits, entre autre, à l'attachement maladif à l'argent. Dans la tradition juive, le Prophète Jérémie disait que « le cœur de l'homme est compliqué et malade ». C'est une réalité ! On assiste, tous les jours, à des dérèglements dans le coeur de l'homme. La mise à l'écart de l'éthique, nous a aussi menés à la crise écologique. C'est pourquoi il s'agit, aujourd'hui, par l'éducation, de recréer un substrat éthique à notre société. Notre société doit faire naître des comportements et des institutions capables de prendre en compte la réalité, avec des visées conformes à ce que le cœur de l'homme

souhaite de meilleur. Nous ne pourrions pas refouler encore longtemps l'aspiration spirituelle présente en nous.

Vous avez parlé de crises financière et écologique. Le « nouveau monachisme », n'est-il pas né en réponse à une autre crise, qui elle, est de nature spirituelle ? Dans votre livre, vous montrez, à travers l'exemple de la Fraternité Saint Paul, que les religions et les spiritualités doivent répondre aux nouveaux défis sociaux et écologiques de notre temps, au risque de dé périr...

Le monde religieux a tendance à conserver les traditions, mais la tradition vraie est celle qui se remet perpétuellement en question et n'oublie pas d'innover. A partir d'expériences et de traditions spirituelles connues, les religieux doivent oser aller toujours plus loin, être des chercheurs, prendre le risque de l'aventure humaine et faire progresser leur propre spiritualité. L'histoire de la spiritualité est une histoire en développement. La notion de mystère n'est pas un mur infranchissable devant lequel il faudrait baisser la tête. Osons entrer dans le mystère comme dans une forêt à explorer ! Les défis de notre temps, écologiques, sociaux, financiers, ne doivent pas nous décourager, mais nous aider à approfondir nos représentations et notre expérience de Dieu.

Personnellement, ma vie au cœur des banlieues m'a permis de faire grandir ma pratique religieuse et à approfondir ma foi. J'ai assisté avec émerveillement à la réalisation de belles choses que l'on pensait impossibles. Celui qui porte en lui une espérance a la capacité de débloquent des situations de crise. C'est une expérience qui exige de la patience. Grâce à la petitesse apparente de certains actes, nous récoltons des fruits magnifiques. Par exemple, je vois en mes jeunes voisins de religion musulmane de grandes aspirations humaines. J'assiste à la transformation d'adolescents qui réussissent à devenir vraiment eux-mêmes, avec tous leurs talents, dans des contextes familiaux et matériels difficiles. C'est possible ! Notre rôle, à la Fraternité Saint Paul, est d'apporter la démonstration concrète que ce qui paraît impossible est possible. On part souvent d'une situation toute simple et, par cercles concentriques, une expérience réussie peut encourager d'autres personnes à se mobiliser. Des jeunes trouvent leur voie professionnelle, réalisent une passion, et sortent, ainsi, des logiques d'assistantat. Une lueur d'espérance n'est peut-être qu'une goutte d'eau dans l'océan mais c'est de l'eau véritable.

Dans ces quartiers, j'ai découvert le visage d'un Dieu qui n'était pas celui que j'avais en tête au début de ma vie. Dieu était, pour moi, celui qui avait créé le monde et celui qui nous attend après la mort. Entre la vie et la mort, j'imaginai que Dieu nous laissait tranquille, et que l'on pouvait faire ce que l'on veut. Pourtant, à l'âge de vingt ans, en bon consommateur occidental, j'étais frustré et stressé. Quelques années plus tard, la découverte de la vie spirituelle et de la prière furent une réponse à la question de la poétesse Emily Dickinson : « Y a-t-il une vie *avant* la mort ? ».

L'autre question qui agite les microcosmes religieux est celle du prosélytisme. Lorsque l'on a découvert Dieu, on se sent dépositaire d'une vérité que l'on a envie d'offrir aux personnes qui nous entourent afin qu'ils fassent la même expérience. Je me suis longtemps interrogé sur la manière dont je pourrais offrir ce cadeau à mes voisins. Je suis arrivé à la conclusion suivante : si Dieu est un Dieu fraternel qui ne cherche pas son propre intérêt, il s'agit, pour moi, de suivre son exemple. En quoi puis-je être utile aux autres afin qu'ils soient plus heureux ? La conversion ne consiste-t-elle pas à devenir à l'image de ce Dieu d'amour ? Comment pouvons-nous devenir Dieu d'Amour ? Pour une

personne qui souffre dans un lit d'hôpital, l'attitude juste est celle de la compassion, de faire en sorte que sa souffrance soit moins grande. Si, à moment donné, elle nous pose des questions d'ordre religieux, nous lui apportons des réponses. Mais, il faut d'abord partir de sa souffrance humaine. De la même manière, avec nos voisins qui sont dans la joie, nous devons être capables de communier à leur joie. Le don est l'attitude profonde du croyant. Je préfère d'ailleurs appeler les êtres spirituels des « transformés » plutôt que des « croyants ». Le plus précieux message d'un être spirituel se trouve en effet dans son propre rayonnement : le « transformé » est par nature « transformant ». Jésus a demandé à certains de ses disciples de rester auprès de lui. Mais aux malades qu'il avait guéris et qui voulaient le suivre, il répondit : « Rentres dans ta famille ! » Nulle obsession de faire du chiffre d'affaire de baptisés ! Dieu sera toujours plus grand que son Eglise.

Christophe Lebreton, le plus jeune des sept moines de Tibhirine assassinés en 1996, avait noté, dans son journal, cette réflexion du Père Gaston Fessard : « *L'Eglise doit risquer sa propre existence. Dieu lui-même a risqué sa propre existence.* » Les questions des religieux devraient être celles-ci : Nos frères humains sont-ils heureux ? Comment puis-je contribuer à rendre leur vie plus savoureuse et pleine de sens ? Quel est l'état de la planète ? Quels actes dois-je poser afin que l'humanité accouche d'un dénouement heureux ?

Propos recueillis par Nathalie Calmé